



Le pastoralisme antique autour du col du Petit-Saint-Bernard

Philippe Leveau, Maxence Segard

► To cite this version:

Philippe Leveau, Maxence Segard. Le pastoralisme antique autour du col du Petit-Saint-Bernard. 2006, pp.153-161. halshs-00129491

HAL Id: halshs-00129491

<https://shs.hal.science/halshs-00129491>

Submitted on 7 Feb 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PASTORALISME ANTIQUE AUTOUR DU COL DU PETIT-SAINT-BERNARD

Philippe Laveau
Professeur émérite,
Centre Camille Jullian,
Maison Méditerranéenne
des Sciences de l'Homme

Maxence Segard
ATER, UFR Histoire,
Université Blaise Pascal
(Clermont II)

1. Les justifications d'une recherche

L'intérêt que présentaient les fouilles des bâtiments romains du col pour une recherche sur le pastoralisme alpin antique est à l'origine d'une proposition qui prolongeait une recherche qui avait déjà donné des résultats significatifs plus au sud sur le massif de l'Oisans. Développé à partir de l'année 1998 dans le cadre d'un Programme Collectif de Recherche pour répondre à une question posée sur l'origine de la grande transhumance, ce programme démontrait qu'il était possible de développer un programme sur l'occupation de la haute montagne éclairant la question du peuplement du massif alpin à l'époque romaine (Laveau 2003). En même temps, les résultats obtenus contribuaient à grossir une documentation sur le pastoralisme antique, thématique quasi inexistante en France jusque dans les années 1990 du fait d'une documentation que C. Goudineau, auteur d'un bilan dans un colloque tenu à Berne sur ce sujet, qualifiait de « squelettique » (Goudineau 1988, p. 160).

1. 1. La recherche sur le pastoralisme antique

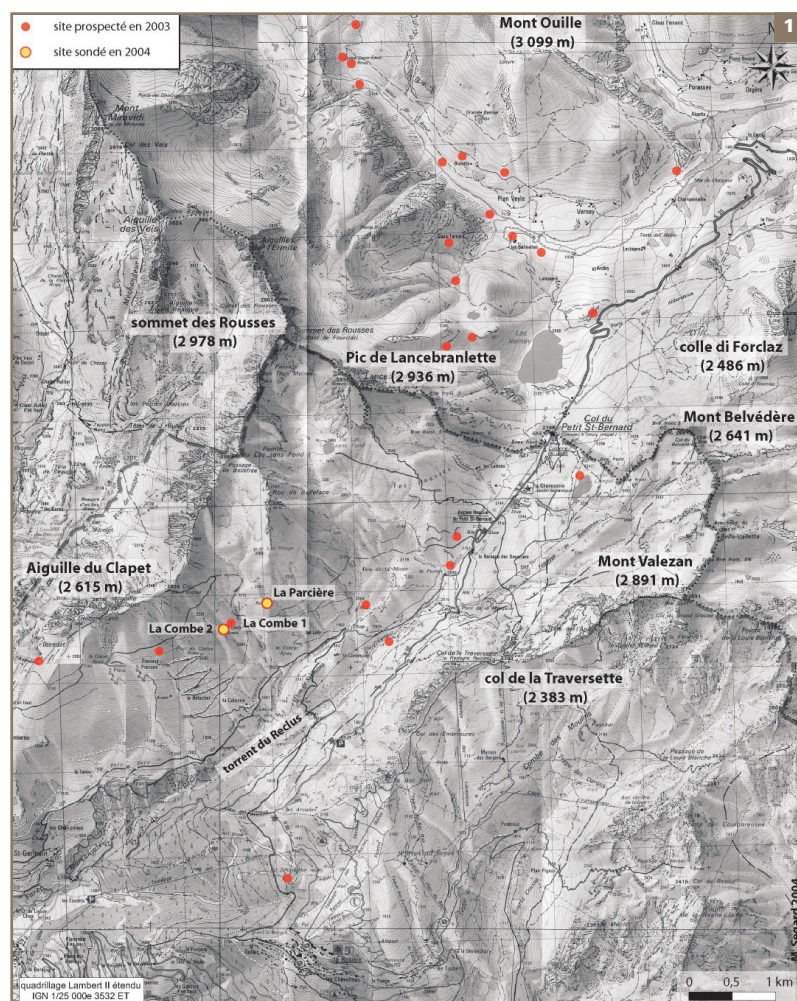
Pour les Alpes elles-mêmes, l'apport des sources écrites antiques se réduit en général à quelques réflexions dont la généralité autorise les reconstitutions les plus diverses. Évoquant l'ensemble de la chaîne, Strabon, notre source principale, ne parle pas de telle ou telle région en particulier, mais des ressources d'où les populations qui y vivent tirent leur subsistance. Le géographe grec rappelle également certains changements intervenus dans les modes d'exploitation, lorsque, par la force des armes, Auguste a intégré à l'Empire un massif qui s'interposait entre l'Italie, centre du pouvoir, et les provinces de Gaule et Germanie. De son côté, Pline évoque les qualités des vaches alpines et vante le fromage « vatusique », que les Ceutrons produisent (*Hist. Nat.*, VIII, 70, XI, 97). Mais il ne dit rien des pratiques d'élevage ni des modes de fabrication du fromage. Prises isolément, de telles allusions permettent seulement

de donner une origine ancienne à des pratiques dont l'usage s'est perpétué.

Les géographes du siècle dernier qui ont consacré de nombreuses études au pastoralisme transhumant en ont fait l'élément caractéristique d'un « genre de vie » de montagne. Il importait de prolonger leurs travaux en insistant sur la diversité des pratiques rangées dans cette catégorie et en développant des recherches sur leurs origines, afin d'éviter les risques du discours intemporel les faisant remonter à la nuit des temps. En effet, en dehors des deux auteurs cités, pour les Alpes, les données les plus anciennes dont disposaient ces géographes pour en écrire l'histoire ne remontaient guère en deçà de la fin de la période médiévale.

Le recours aux sources archéologiques s'imposait donc. Dans les années 1990, la découverte de bergeries antiques dans

1 La prospection inventaire de la zone du col. Cartographie des sites (M. Segard)





la Crau d'Arles avait relancé l'intérêt d'une recherche sur les origines de la transhumance. Les modèles utilisés étaient soit empruntés aux ethnologues soit aux historiens modernistes pour décrire une situation propre aux Apennins. Si l'on ne se satisfaisait pas de cette situation, il fallait des modèles utilisés ethnographiques empruntés aux anthropologues pas d'hypothèses inspirées par le transfert de modèles définis à partir des sources écrites portant sur les Apennins romains, il fallait développer des enquêtes archéologiques sur les lieux de destinations des troupeaux supposés avoir été conduits l'été dans les Alpes depuis la Provence ou la plaine du Pô. Mais les difficultés propres à une archéologie de l'élevage se conjugaient à celles d'une archéologie de la haute montagne. Définie dans les Alpes par l'impossibilité d'un séjour continu, la zone de l'alpage se prête mal en effet à l'observation de sites d'occupation saisonnière. De plus, le matériel datant découvert sur ces sites est d'une pauvreté qui désespère l'archéologue. C'est donc seulement à une date récente que les antiquisants se sont préoccupés de préciser la nature de l'occupation romaine de la haute montagne. Pour cela, ils ont bénéficié de l'expérience acquise par les préhistoriens et par des médiévistes qui avaient démontré l'efficacité de ces approches dans les Alpes et les Pyrénées. Ces dernières avaient fait l'objet d'une collaboration exemplaire avec les paléoécologues dont l'at-

tention se portait sur la marque des activités humaines sur le paysage (anthropisation) (Galop 1998 ; Rendu 2003).

1. 2. Le Petit-Saint-Bernard, un site d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire du pastoralisme

Trois raisons ont motivé l'intérêt porté à l'étude du pastoralisme sur le col du Petit Saint-Bernard. Deux sont liées à la nature du site étudié. La première est générale et vient d'être évoquée : il existait un pastoralisme montagnard à l'époque romaine et le col offre des espaces propices à un tel usage. La seconde est liée à la nature même des bâtiments fouillés. Installée sur le col au début de l'ère dans le cadre de la mise en place du *cursus publicus*, la station routière comportait des bâtiments d'accueil pour les voyageurs et leurs équipages. Mais elle devait également disposer d'édifices où stationner les animaux utilisés pour le portage des personnes et des marchandises. Strabon qui décrit les provinces de l'Empire à ce moment explique que l'itinéraire empruntant le col était « praticable aux chars sur la plus grande partie du parcours » (*Géographie*, IV, 6, 11). Sans doute faut-il compter la section comprise entre *Bergintrum* (Bourg-Saint-Maurice) et *Ariolicum* (La Thuile) parmi les parties non carrossables. Néanmoins, pour les porter, les voyageurs et plus encore les marchandises avaient besoin d'animaux qu'il fallait faire paître pendant les haltes et auxquels il fallait aussi apporter un complément de fourrage. Certaines bêtes devant être rem-

placées, des animaux de portage — ânes ou mulets — étaient maintenus à proximité à la disposition des voyageurs.

La troisième raison était fournie par la présence sur le site de restes fauniques découverts à l'occasion des fouilles du bâtiment occidental. Certes les 1842 fragments osseux et dents recueillis lors des sondages de 1993, puis en 2003-2005, et étudiés par Ph. Columbeau ne peuvent pas être comparés aux dizaines de milliers de fragments recueillis sur les sites de la vallée du Rhône. Cependant, si les études de faune archéologique réalisées par C. Olive sur les sites de Martigny et d'Annecy permettent de caractériser les troupeaux dans les vallées des Alpes occidentales du Nord —montrant en particulier la pénétration des races italiennes dans l'espace alpin—, on ignore encore si les animaux consommés sur les sites urbains sont restés, —les bovins en particulier—, dans les vallées ou s'ils ont transhumé vers les zones d'altitude. Bien sûr, une objection analogue peut être faite à propos des restes osseux trouvés sur le col : la viande consommée a pu être apportée de la vallée plutôt que prélevée sur les troupeaux locaux. Néanmoins et quelle que soit l'hypothèse envisagée, ce matériel est susceptible d'apporter des précisions sur les espèces qui transhumaient vers la haute montagne, sur la nature et la composition des troupeaux et sur les modes de leur gestion. Il convenait donc de le confronter aux données plus générales qui viennent d'être évoquées.

2. Les méthodes d'étude

2. 1. Une prospection inventaire

M. Segard a mené au mois de juillet 2003 une prospection-inventaire d'un type classique. C'est celle qui avait été mise en place et pratiquée dans la partie sud du Parc National des Écrins à partir de 1998, lorsqu'en concertation avec le Service Archéologique régional nous avions mis en place le Programme collectif de Recherche dont il a été question dans l'introduction. Dans son esprit, ce PCR se distinguait par un parti pris délibérément diachronique, pragmatique et opportuniste. Issu d'une initiative d'antiquisants, il ne proposait aucune méthode nouvelle pour identifier les traces de l'occupation romaine, mais prétendait fédérer des spécialistes de différentes périodes autour d'une thématique commune : celle de l'occupation de la haute montagne. Le seul a priori mettant en jeu un point de vue disciplinaire était de considérer que

l'on faisait fausse route si l'on prétendait retrouver dans ces secteurs un « modèle romain » d'occupation de la montagne. L'existence de spécificités « romaines » supposait que l'occupation romaine avait introduit une rupture dans l'occupation de la montagne, ce qui demandait précisément à être prouvé. Ce point de vue prétendait rompre avec une approche classique consistant à poser les questions en fonction de Rome, cité et puissance conquérante, pour envisager la période romaine comme un cadre chronologique et recentrer l'étude sur l'histoire des Alpes occidentales. Dans cette perspective, la question de savoir si les Romains s'étaient intéressés ou non aux Alpes —le débat sur la « négation » des Alpes par Rome— perdait toute signification. Pour réaliser une telle approche, la dimension micro régionale était évidemment la



mieux appropriée à une recherche archéologique centrée sur un espace provincial. Le PCR a servi de cadre aux recherches qui ont été développées dans la vallée de Freissinières par une équipe dirigée par K. Walsh et F. Mocci et, dans le Champ-saur, par une seconde équipe dirigée par J. M. Palet-Martinez (Mocci *et al.* 2005). Des espaces d'altitude ont été prospectés afin de réaliser un inventaire de tous les indices d'occupation.

Transférée des Alpes du Sud aux Alpes du Nord, la prospection a porté principalement sur les zones de pâturage situées au-dessus de la limite supérieure de la forêt, à des altitudes variant entre 2 000 et 2 500 m. L'objectif poursuivi était double : replacer dans leur environnement les bâtiments et les données de fouille ; reconnaître l'espace sur lequel travaillait au même



me moment une équipe de l'Institut Méditerranéen d'Ecologie et de Paléoécologie dirigée par J.-L. de Beaulieu. Nous avons déjà développé avec la même équipe, parallèlement au PCR, un programme dont le titre définissait les objectifs : il s'agissait d'étudier conjointement la forêt et le pastoralisme dans les Alpes du Sud, plus précisément dans le département des Hautes-Alpes du Tardiglaciaire à l'époque actuelle « à l'interface des dynamiques naturelles et des dynamiques sociales » (de Beaulieu *et al.* 2003). Elle a donc conduit une campagne de carottages visant à restituer l'évolution paléoclimatique et à évaluer l'impact des activités agropastorales dans la longue durée, c'est-à-dire de la dizaine de millénaires qui a accompagné et suivi la déglaciation (fig. 1). Les résultats en sont présentés par J.-L. de Beaulieu dans le présent séminaire par un exposé portant sur les *Changements environnementaux près du Petit-Saint-Bernard depuis le Néolithique* et par Y Miras dans un article à paraître. Dans le domaine proprement archéologique que nous explorions, il s'agissait de reconnaître aux environs du col l'ensemble des traces laissées par les différents modes d'exploitation de la montagne : structures encore en élévation telles que les bergeries, les étables ou les cabanes pastorales, enclos et parcelles, mines. Les prospections ont d'abord porté sur le versant situé en rive droite du Torrent du Reclus et emprunté par la voie romaine entre La Combette-d'en-Haut et le col du Petit-Saint-Bernard. Sur ce vaste versant herbeux assez pentu, elles se

sont concentrées sur les secteurs de replat. En rive gauche du torrent, le versant n'a pas été prospecté ; car il est très abrupt et principalement formé d'éboulis. Au niveau du col, le secteur du Lac Longet et de Bellecombe a été également prospecté, en particulier autour des nombreux lacs et zones humides. L'ensemble de cette zone est, comme le col, très perturbé par les ouvrages militaires, les aménagements de lignes électriques et les pistes de ski. Sur le versant italien, les alentours du col présentent un paysage moins abrupt. Deux secteurs ont fait l'objet d'une attention plus particulière : le plateau situé au nord-ouest du Lac Verney (au niveau du lac du Verney-du-Dessus), jusqu'au vallon de Casa Toneria ; le vallon du Breuil, depuis Les Balmettes jusqu'au fond du vallon. Ces secteurs sont ceux où se concentrent aujourd'hui les pâturages les plus riches.

Vingt des vingt-neuf sites inventoriés sur les deux versants du col sont d'anciennes exploitations pastorales. Douze d'entre elles sont des ensembles constitués d'une ou plusieurs étables allongées, d'une ou plusieurs cabanes voûtées le plus souvent et parfois d'une petite structure semi enterrée destinée à conserver les fromages (fig. 2). Pour la plupart, ces ensembles destinés à l'élevage des bovins étaient encore utilisés récemment ; d'autres semblent avoir connu une occupation plus ancienne. Certaines inscriptions de bergers du XIX^e s., au Lac Rouge par exemple, et l'état de conservation des structures en témoignent. La dimension de certains enclos témoigne de pra-

4 Structure visible sur le site de La Combe (2200 m) (Sééz) (Photo M. Segard).

tiques pastorales concernant soit des troupeaux peu importants soit d'autres espèces (moutons). Enfin, on peut ajouter à cet inventaire une galerie minière (Le Coste) et plusieurs sites de nature indéterminée. Certains sont sans doute à relier aux événements militaires qu'a connus ce secteur. Au total, cet inventaire qui met en évidence l'intérêt d'un patrimoine en péril, correspondant à un mode d'exploitation pastoral abandonné, est à verser au dossier de l'enquête patrimoniale conduite dans le cadre du programme *Alpes Graïae*.

2. 2. L'intégration des données de la prospection et des premières analyses paléoécologiques

L'espace évalué correspondait à celui qui a été étudié par l'équipe de l'IMEP avec laquelle nous avons réalisé une campagne commune de prospection en 2004. Les huit diagrammes qui ont été analysés par Y. Miras et J.-L. de Beaulieu font l'objet d'une publication à paraître sous la signature du premier. Ils ont porté sur des sites susceptibles de donner un bon échantillonnage des espaces occupés, entre les altitudes de 1 850 m (Sous-Solaret dans la zone des granges d'altitude) et de 2 300 m (Dessus-Vernet et Torveraz). Les assemblages polliniques analysés ont permis de reconstituer les grandes phases de la dynamique végétale sur les deux versants du col. À partir du Néolithique, les effets d'une occupation humaine commencent à se faire sentir. Selon Y. Miras et J.-L. de Beaulieu, la fin de l'âge du Bronze et la période romaine constituent deux moments forts marqués

par l'impact probable de l'occupation humaine sur le paysage végétal et par l'apparition d'indicateurs paléobotaniques des activités pastorales et agricoles.

S'agissant des environs de la grande voie de passage reliant Milan à Lyon à l'époque romaine, une telle conclusion générale ne surprendra pas. Il convient cependant de souligner qu'elle diffère de celles auxquelles ont abouti d'autres travaux portant sur les Alpes Occidentales. Dans le secteur du Parc National des Écrins étudiées précisément en collaboration avec l'IMEP, sur laquelle des prospections archéologiques et des études paléoenvironnementales ont été conduites de manière concertée et systématique, la dynamique de l'occupation de la montagne a bien donné lieu à des observations analogues pour les périodes pré et proto-historiques. Mais « les résultats obtenus montrent que la période romaine ne correspond en rien à une phase de « conquête » du milieu » (de Beaulieu *et al.* 2003, p. 99). En Champsaur et dans la vallée de Freissinières, la mise en série des dates d'occupation des sites montre que la vraie rupture est postérieure ; elle est médiévale. La même observation a été faite ailleurs (Tinner *et al.* 2003).

3. Quelques résultats

3.1. Occupation pastorale de la montagne et fréquentation du col à l'époque romaine

Les données attribuées à la période romaine correspondent à un changement d'intensité dans l'occupation du col. Au



5 Structure visible sur le site de La Combe (2200 m) (Séze) (Photo M. Segard).

plan archéologique, la réalité et l'importance de l'occupation du col durant la préhistoire et la protohistoire étaient clairement établies. Le cromlech et quelques pierres à cupules découvertes le long de l'axe reliant la Tarentaise à la vallée d'Aoste en témoignaient. Les prospections et les sondages effectués par P.-J. Rey dans le cadre du programme Interreg *Alpes Graiae* ont permis de dresser une première liste des sites occupés durant ces périodes. Pour les époques anciennes, les récits des auteurs grecs et latins se font en de rares occasions l'écho d'événements qui témoignent du contrôle exercé sur les cols par de puissantes tribus. Jusqu'à Auguste, les Romains —et Auguste lui-même dans un premier temps— avaient préféré s'entendre avec les *reguli* et les chefs locaux, quitte à payer les passages ou à se contenter d'un semblant de reconnaissance d'une soumission théorique. Cette situation ne pouvait résister à une donnée géopolitique : jusqu'alors, traverser les Alpes n'était nullement une nécessité pour aller de l'Océan en Méditerranée, — les cols peuvent être évités en suivant les vallées du Rhône ou du Danube— ; il n'en allait pas de même pour un Empire devenu européen dont le centre est en Italie centrale, dès lors qu'il contrôlait le piémont nord du massif. L'augmentation romaine des marqueurs du pastoralisme dont témoignent les diagrammes de l'Hospice et des Lances est évidemment liée à ce changement majeur qui, sur le terrain, a conduit à la construction des bâtiments du col. Leur

relation à la route ne fait aucun doute. Les animaux présents au col et employés pour le portage sont vraisemblablement les responsables de l'augmentation des marqueurs pastoraux constatée pour la période romaine.

Cependant sur le profil établi à Torverraz (2280 m) et au lac du Dessus-Verney (2300), on ne retrouve pas l'élévation du nombre des marqueurs du pastoralisme qui s'était affirmée à l'âge du Bronze final, période de la première anthropisation. L'altitude est sensiblement plus élevée. Mais la zone était attrayante pour les troupeaux si l'on en juge par l'importance des cabanes pastorales d'époque moderne et contemporaine. L'absence de trace d'une « seconde anthropisation » réside probablement dans l'éloignement de ce secteur par rapport à la route et surtout par rapport aux bâtiments d'accueil des voyageurs. Le double usage de la zone pastorale située entre l'hospice et le col explique donc probablement la différence existant entre la zone du col et le reste de la montagne (fig. 3). La diversité des situations observées est manifestement liée à la multiplication des sondages. En Champsaur, dans un contexte climatique et géographique différent, M. Court-Picon a mis en évidence une mosaïque de paysages qui correspond à celle du peuplement. Ce type d'observation ne surprend pas et confirme l'idée d'un paysage qui n'a pas été affecté par une intensification systématique de l'exploitation des ressources naturelles.

6 Vestige d'une structure située en contrebas du col, au-dessus du lac Verney (Photo M. Segard).



Il reste que la cohérence entre données paléoenvironnementales et données archéologiques devra être confirmée. Si en effet la chronologie des bâtiments du col est établie de manière à peu près définitive (construction au début de l'ère et abandon progressif dans le courant du Ve s.), il n'en va pas de même pour les carottages, en particulier plus précisément pour ceux des Lances et de l'Hospice. Dans le cas du dernier des deux sites, les trois dates obtenues ont été refusées par l'analyste. Ce fait est lié à des conditions géologiques défavorables à une datation des sédiments qui se retrouvent sur l'ensemble des sites : sur 23 dates, 17 ont été refusées. Seul le site des Lances est calé chronologiquement par une date acceptée. Le problème de datation et de chronologie n'empêche pas une vision de la végétation dans la longue durée, mais il revêt une plus grande importance pour les archéologues qui auraient aimé connaître avec précision l'histoire d'un marais qui correspond à une zone plane où, en son absence, ils sont tentés de placer la voie romaine et qui a pu constituer une zone propice au pâturage.

3.2. Entre Tarentaise et vallée d'Aoste, Centrons et Salasses, l'occupation de la montagne à l'époque romaine

L'objectif de l'équipe du Centre Camille Jullian qui a travaillé sur l'implantation romaine autour du col du Petit-Saint-Bernard était d'en préciser la nature grâce aux fouilles pratiquées sur le bâtiment occidental dans le cadre d'une collaboration avec les équipes italiennes travaillant sur les vestiges situés sur l'autre versant du col et en concertation pluridisciplinaire avec l'équipe de l'IMEP. Il vient d'en être question.

L'inventaire patrimonial qui a été réalisé sur l'espace étudié par cette équipe avait également pour objectif l'identification des sites que, compte tenu des contraintes de la topographie et du milieu montagnard, une occupation pastorale récente désignait comme les plus favorables à l'implantation de sondages archéologiques. Durant l'été 2003, quand débutait les fouilles du bâtiment occidental, M. Segard a effectué une reconnaissance des environs du col qui lui a permis de prendre la mesure des caractéristiques du pastoralisme actuel et d'évaluer ce qui subsistait de l'habitat ancien. Compte tenu de la priorité qui devait être donnée à la fouille du bâtiment romain du col, il a été décidé de concentrer les efforts et les moyens disponibles sur cel-

le-ci. Par ailleurs si les objectifs poursuivis étaient différents de ceux de l'équipe dirigée par P.-J. Rey —il travaillait sur la période préhistorique et nous sur la période romaine—, la nature du terrain imposait des approches similaires. Les résultats remarquables obtenus dans le Champ-saur et la vallée de Freissinières dans la partie sud du massif des Écrins avaient montré que les fortes contraintes de la topographie montagnarde entraînaient une permanence dans la localisation de l'habitat. Des sondages pratiqués à proximité des sites pastoraux abandonnés à une date récente avaient révélé la juxtaposition de niveaux archéologiques correspondant à des occupations échelonnées sur les dix mille dernières années. D'autre part, la prospection réalisée par P.-J. Rey portait sur un espace beaucoup plus étendu que les abords du col et les environs des bâtiments romains. Les caractéristiques de cet espace ayant été évaluées, il n'y avait donc pas lieu de développer sur le terrain des recherches concurrentielles. Cette décision ayant été prise, seuls deux sondages ont été pratiqués en 2004. Ils n'ont pas permis de retrouver des niveaux d'occupation ancienne. Mais cette constatation n'est pas significative.

À proximité des itinéraires d'accès au col, la poursuite des sondages systématiques ouverts en collaboration avec B. Moulin a permis à P. J. Rey d'établir l'existence d'une occupation romaine dont ils présentent l'importance significative dans leur exposé intitulé *De la Préhistoire à l'Antiquité autour du Petit-Saint-Bernard; dynamique sédimentaire et occupations humaines*. Elle rend compte des occurrences de pollens de céréales et de seigle observés. Le seigle est attesté dès l'âge du Bronze dans le Piémont et la Ligurie et à l'âge du Fer à Waldmatte (Nisbet 1999 et Mermod n.p.). Pline (N.H. 18, 41) chez qui l'on en trouve la première mention explique que les *Taurini* qui habitent au pied des Alpes (*Taurini sub Alpibus*) appellent le seigle « *asia* ». La description qu'il en fait est peu élogieuse, sauf pour ce qui est du rendement. Pour l'heure, les champs n'ont pas été identifiés et les sites d'habitat n'ont pas été fouillés. Cette céréale n'a pas encore été identifiée parmi les restes végétaux du Valais (Rachoud-Schneider, *in* Wibl 1998, p. 90). Mais le faible nombre des études paléocarpologiques pratiquées sur les sites archéologiques français et même en Suisse et en Italie padane ôte du poids à cet argument et n'empêche pas d'admettre que le seigle était cultivé dans

la région bien avant Pline. Il connaît une expansion remarquable au haut Moyen Âge sans que les textes en parlent. Dans une histoire des *Céréales du Bas-Empire au Moyen Âge*, G. Comet souligne que « ce grain rustique est, dès de début de son histoire européenne, l'objet d'une consommation populaire et pas d'un discours de lettré » (Comet 2004, p. 150). Au XIX^e s. le seigle était cultivé dans les Alpes jusqu'à des altitudes avoisinant les 2000 m.

3.3. Quels troupeaux pour quelles productions ?

Il reste à aborder une question essentielle : puisqu'un pastoralisme existait bien à l'époque romaine dans les environs du col, quels animaux élevait-on et dans quel but ?

Les animaux parqués de part et d'autre du col en relation avec les besoins du portage étaient vraisemblablement en majorité des chevaux, des mulets et des ânes. Mais qu'en était-il des autres ? Ce secteur des Alpes du Nord, à la frontière entre l'Italie et la France, est aujourd'hui principalement dominé par l'élevage extensif bovin et la production laitière. Les structures actuellement visibles appartiennent pour la plupart à des phases récentes d'occupation (époque moderne), liées à la mise en place d'un élevage bovin fondé sur l'estive dans les pâturages d'altitude. Dans les installations identifiées, dont certaines subsistent encore en élévation, les espaces dédiés à la fabrication du fromage sont souvent identifiables : petites cabanes isolées semi enterrées, ou grands espaces voûtés également semi enterrés qui correspondent de toute évidence à des espaces de stockage du lait ou du fromage. Le site de La Combe (2200 m), sur la commune de Séiez, présente ces deux types de structures (fig. 4 et 5). Il n'est pas invraisemblable d'admettre une continuité et de supposer qu'il en ait été de même dans l'Antiquité. Juste avant de présenter les cols qui permettent de passer d'Italie en Transalpine, Strabon explique que « l'on trouve dans les Alpes des chevaux sauvages et des bovidés » (*Géographie*, IV, 6, 9). Cela constitue une indication, même s'il s'agit d'animaux sauvages et non des animaux élevés.

Faut-il donc exclure la présence de troupeaux ovins ? Certainement pas. L'histoire ancienne de l'élevage montagnard reste à écrire. Ce que l'on en sait traduit une grande diversité de situations. Aux XIV^e et XV^e s., pour répondre aux be-

soins croissants des centres urbains piémontais et lombards en bétail et produits laitiers, les paysans du Valais suisse ont développé un élevage bovin à ambitions commerciales qui est venu se substituer à l'élevage moutonnier et de subsistance. Dans le paysage, cette mutation s'est traduite par la construction des fameux bisces « qui permettaient d'améliorer, en qualité et en quantité, le foin nécessaire à l'hivernage de ces précieux bovins » (Dubuis 1995, p. 44). Cette évolution ne se retrouve pas partout. Les paysans des Préalpes de Fribourg n'ont pas imité ceux du Valais. Dans les Alpes suisses, les fouilles et sondages réalisés depuis les années 1960 en haute montagne par W. Meyer sur des sites pastoraux reflètent avant tout les modes d'élevage médiévaux et modernes, mais ils illustrent également la diversité des situations liées des restructurations qui sont intervenues aux XIV^e-XV^e siècles (Meyer 2002, p. 142). Aux environs du col du Petit-Saint-Bernard, l'observation des structures repérées en prospection montre que celles qui viennent d'être signalées ne sont pas les seules. Il en existe d'autres, plus érodées et sans doute plus anciennes, qui ne relèvent pas du même modèle : deux d'entre elles au moins s'apparentent aux enclos pour ovins des Alpes du Sud et ne possèdent aucun espace de stockage. L'une est située sur le petit plateau qui domine le lac Verney, en contrebas du col du Petit-Saint-Bernard (fig. 5). Ces exemples ont une valeur indicative : rien n'interdit de penser que les troupeaux n'étaient pas mixtes et que le mouton ne dominait pas. Dans l'attente de réponses auxquelles des fouilles attentives et l'archéozoologie pourront permettre de répondre, —par exemple par la découverte de dents de mue comme cela a été le cas dans les grottes bergeries—, la question mérite d'être posée.

Seconde question : cet élevage était-il inclus dans un système de production orienté vers le marché de Rome ? La mention par Pline d'un fromage des Ceutrons — dont on ignore s'il était préparé avec du lait de chèvre ou de vache —, autorise à le penser. Mais la vraie question est de définir de quel système de production il s'agissait. Production traditionnelle d'une zone montagne, ce fromage, comme ceux dont le nom est resté dans la littérature, n'était pas nécessairement issu d'une production de masse contrôlée et organisée par des capitalistes romains. Des marchands romains allaient le chercher pour le commercialiser, mais ils n'intervenaient

pas dans la production. Un texte d'Apulée nous apprend que des « grossistes » parcouraient les campagnes pour s'approvisionner en fromage et le revendre. Cela s'inscrit parfaitement dans le système décrit par Strabon, lorsqu'il nomme le fromage parmi les ressources dont les montagnards disposaient en abondance et qu'ils échangeaient contre des produits de la plaine (*Géographie*, IV, 6, 9).

Au total, ces questions nous renvoient à des opérations archéologiques qui permettraient de reconstituer l'ensemble de la chaîne opératoire, depuis la collecte du lait jusqu'à la commercialisation du fromage.

Bibliographie

- BEAULIEU J.-L. DE, LEVEAU PH. *et al.*, Changements environnementaux postglaciaires et action de l'homme dans le bassin du Buëch et en Champsaur (Hautes-Alpes, France). Premier bilan d'une étude pluridisciplinaire. In : Muxart T., Vivien F.-D., Villalba B. et Burnouf J. (eds), *Des milieux et des hommes : fragments d'histoires croisées*. Ed. Elsevier. Collection environnement, . 2003, p. 93-102.
- COMET G., Les céréales du bas-Empire au Moyen Âge. In : Barcelo M. et Sigaut F. (ed.), *The transformations of the roman World. From roman possessors to feudal Lords : The Making of Feudal Agricultures (Vth-Xth centuries)*, Brill, Leiden-Boston, 2004, p. 131-176.
- DUBUIS P., Bisses et conjoncture économique. Le cas du Valais aux XIVe et XVe s. In : *Les bisses. Annales Valaisannes*, 2^e série, 70, 1995, p. 39-46.
- GALOP D., *La forêt, l'homme et le troupeau dans les Pyrénées. 6000 ans d'histoire de l'environnement entre Garonne et Méditerranée. Contribution palynologique*. FRAMESPA, Université de Toulouse II, Toulouse, 1998, 285 p.
- GOUDINEAU C., Le pastoralisme en Gaule. In : Whittaker (C.R.), Shaw B.D. (eds), *Pastoral Economies in Classical Antiquity : papers for the IXth International Congress of Economic History*, Berne, août 1981. Cambridge : The Cambridge Philological Society, 1988, p. 160-170. (Supplementary volume ; 14)
- La recherche sur la montagne haut alpine à la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme. In : Rendu C., La montagne (dossier), *Archéologie du Midi Médiéval*, 21-2003, p. 183-184.
- MERMOD O., L'évolution de l'agriculture au cours des époques dans le Valais et les Alpes. Communication au Xe Colloque International sur les Alpes dans l'Antiquité, Cogne (Vallée d'Aoste, Italie), 12-14 septembre 2003. Non publié.
- MEYER W., Vivre en montagne. Habitats alpins d'altitude du Moyen Âge, trouvailles et constats, *Histoire des Alpes*, 7, 2002, p. 135-150.
- MOCCI F., PALET-MARTINEZ J., SEGARD M., TZORTZIS S. ET WASLH K., Peuplement, pastoralisme et modes d'exploitation de la moyenne et haute montagne depuis la Préhistoire dans le Parc National des Écrins (vallées du Haut Champsaur et de Freissinières, Hautes Alpes), In : Bouet A. et F. Verdin, *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge, Mélanges offerts à Philippe Leveau*, Ausonius, Bordeaux, 2005, p. 197-213.
- NISBET R., Un aperçu botanique sur la Préhistoire du Piémont : agriculture et forêt entre plaine et Alpes occidentales italiennes. In : Beeching A. dir., *Circulations et identités culturelles alpines à la fin de la Préhistoire. Matériaux pour une étude*. Agencer Rhône-Alpes pour les Sciences Humaines, 1999, p. 49-56 (Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence, 2).
- RENDU CH., *La montagne d'Enveig. Une estive pyrénéenne dans la longue durée*, Trabucaire, Canet, 2003, 606 p.
- REYNARD D., 2002. *Histoires d'eau. Bisse et irrigation en Valais au XIVe s.*, Lausanne, 252 p. (Cahiers Lausannois d'Histoire Médiévale, 30).
- SEGARD M., *Les Alpes occidentales à l'époque romaine : développement urbain et exploitation des ressources des régions de montagne (Italie, Gaule Narbonnaise, Provinces alpines)*, 3 t., Thèse de doctorat de l'Université, Aix-en-Provence, 2005.
- TINNER W., LOTTER A. F., AMAMANN B., CONEDERA M., P., HUBSCHIMD, LEEUWEN F.N. VAN, WERHLI M., Climatic change and contemporaneous land-use phase north and south of the Alps 2300 B.C. to 800 AD, *Quaternary Science Review*, 22, 2003, p. 1447-1460.
- WIBLÉ F. dir., *Vallis Poenina*, Musée cantonal d'Archéologie, Sion 1998, 231 p.